

LABORATOIRE PSYCHOPATHOLOGIE CLINIQUE
ET PSYCHANALYSE
MASTER 2 RECHERCHE
« PSYCHOPATHOLOGIE CLINIQUE ET PSYCHANALYSE »

Dossier rendu dans le cadre de l'enseignement de **A. JURANVILLE**

**REFLEXIONS SUR LE TRAUMATISME
DES ENFANTS DU SILENCE**

Dossier présenté par
Julie BENAÏM

ANNEE 2007-2008

Nous souhaiterions travailler, dans ce devoir, sur le traumatisme de la Shoa, sur cette sombre histoire des juifs ayant connu l'humiliation et la barbarie.

Dans « L'homme Moïse et la religion monothéiste » : Freud pointe deux destins au traumatisme.

Un trauma positif avec un trauma organisateur, il permet la répétition, l'élaboration, la remémoration. Le sujet advient du trauma.

Un trauma négatif crée une enclave dans le psychisme et empêche les activités de répétition, d'élaboration et de remémoration et accomplit son œuvre destructrice. Le salut est la répétition de transfert.

Le sexe et la mort catégorisent le traumatisme en psychanalyse. Le traumatisme de l'énigmatique mauvaise rencontre avec la différence des sexes est structurant, il reste fondateur du sujet de l'inconscient. Le traumatisme de la confrontation de l'être humain à l'impensable de sa propre mort est désubjectivant.

Distinguons, tout d'abord le traumatisme du trauma. Le traumatisme est l'événement extérieur au sujet. Nous pouvons donc parler du traumatisme de la Shoa. Le trauma est l'effet intra subjectif de cet événement. Tout traumatisme ne fait pas forcément trauma. Dans ce travail, nous nous intéresserons au trauma. Et plus particulièrement, le trauma de Moshé, un enfant juif caché pour échapper à la mort, pendant la seconde guerre mondiale. Moshé se nomme, dans la réalité, Maurice Spruch mais nous avons choisi, dans ce travail, de l'appeler par son nom d'artiste Moshé Macchias.

L'histoire de Moshé est tirée de ses mémoires nommées « De mémoires et d'oublis ».

Moshé est né à Anvers en 1932. Il y vit avec ses deux parents et sa jeune sœur Hélène. Lorsque les Allemands envahirent la Belgique en mai 1940, Moshé, sa sœur Hélène et ses deux parents, quittent précipitamment Anvers, pour échapper aux bombardements et aux rafles. « C'est l'exode pour chacun ! » « Atteindre la zone libre ! » Mais ils n'y parviennent pas. Ils s'enfuient de Belgique à pied, coupent à travers les champs, doivent dormir en plein air et se retrouvent enfin en France. Ils passent par Paris mais il y a des rafles. Ils se réfugient alors à Nice. Mais il y a aussi des rafles qui imposent au père de partir. « *Au revoir les enfants !...* » « *Un dernier regard...* », « *Adieu !* » Son père part le premier afin de chercher un logement pour sa femme et leurs deux enfants. Arrêté en chemin, il est déporté à Auschwitz, où il décèdera.

Lorsque les Allemands occupèrent la zone sud en novembre 1942, la mère de Moshé, inquiète pour ses enfants, se renseigne auprès de la communauté juive pour trouver une personne de confiance chez qui elle pourra laisser ses deux enfants. Ils marcheront par une grosse chaleur, se cacheront et se feront aider pour rencontrer cet homme recommandé et si apprécié, que l'on nommera « M.A ». Moshé et Hélène ont dû se cacher dans des sacs en toile de jute, pour pouvoir traverser le quartier occupé.

La mère confia donc ses deux enfants à une famille juive. Cette famille juive se compose de M.A, veuf depuis peu, de son fils Robert, de la soeur de M.A et de son mari, qui habitait à la périphérie de Nice. « Le seuil de la demeure à peine franchi...nous faisons partie de la famille A. Robert, Hélène et moi-même formions *équipe*. Une équipe parfaitement homogène, soudée par les liens de l'enfance, certes, mais aussi, par l'inévitable climat d'inquiétude du moment. Hélène et moi étions des enfants de la maison. »

Lorsque Moshé est accueilli par la famille A, il a 8 ans, Hélène sa sœur a 4 ans et Robert, le fils de la famille, a 6 ans.

Par jeu, Moshé, sa sœur et Robert (sans savoir encore que de se cacher, c'est ce qui leur arrivera réellement dans un futur proche) construisent une maison « *notre abri* », à l'aide de pierres, à l'extérieur de la villa. Ils s'y cachaient par jeu dit-il. « *Ici, personne ne nous trouvera* », disait ma sœur, « *personne ne peut nous trouver* », « Nous y faisons des réserves de figes, de pommes et de poires, de mûres...au cas où...Nous en mangions souvent, avec plaisir. En attendant... »

La famille A. est sur le point de s'enfuir. M.A envoie Moshé et Hélène ainsi que son fils Robert chez une jeune-fille, Katouchka, âgée de 17 ans qui est concierge dans un immeuble du centre ville. Leur séjour se prolongea car ils n'arrivaient pas à trouver des passeurs dignes de confiance, pour les faire passer en Espagne. Les trois enfants vivent avec elle de la fin de l'année 1942 à la fin 1944. Lorsque les locataires de l'immeuble dorment, ils montent sur le toit voir le ciel et respirer l'air frais.

En 1944, un couple de passeurs est chargé par la mère de les récupérer et de les amener jusqu'en Espagne où elle se cache depuis 1942. Katouchka dispose d'à peine une heure pour les préparer à ce départ. « La séparation est déchirante. » Elle offre à Moshé le livre « Les grands musiciens », livre qu'il possède encore aujourd'hui. Les deux enfants atteindront l'Espagne après un voyage pénible, par grand gel, à travers les Pyrénées. « Nice, enfin, est libérée ! » par les Américains. Robert est aussi récupéré.

Katouchka se retrouve seule, plus seule que jamais, au cœur d'une foule en liesse. Elle a voulu se suicider mais a renoncé à le faire.

« Ce fut moi, l'auteur de ces lignes, ce *Maurice* sauvé des eaux à l'âge de dix ans, par Katouchka. Katouchka ! *Jamais* nous ne connûmes la faim avec elle. Elle prenait soin de notre linge comme de nos âmes. En dépit des problèmes, elle sut veiller à notre éducation. De temps à autre, nous nous promenions sur la Promenade des Anglais, main dans la main, tous les quatre : Robert, Hélène, Katouchka et moi-même. Nous garder cloîtrés pouvait paraître suspect aux yeux de « *certain*s ». « Le ciel n'était pas toujours au beau fixe mais quelque fût le temps, le soleil était en nous. Il avait un nom : « *Katouchka* ». A nos yeux d'enfants, Katouchka *SEULE*, incarnait l'honneur de la France. »

« Chronologiquement, ma mémoire me fait souvent défaut. Elle resurgit parfois, par intermittence, à l'écoute d'un violon, d'un piano...à l'écoute d'une chanson...à l'écoute d'un silence...Fin 1979, à l'intention de mes deux filles, je commençais la rédaction d'un livre « Racines d'exil » (« *Chronique d'une enfance inachevée* »), inédit encore, livre que je dédiais à la mémoire de mon père, mort à Auschwitz, ainsi qu'à « *ceux qui m'aidèrent à survivre ce temps d'une enfance marquée* ». » « Egaré dans les sentiers de ma mémoire, je m'étais exilé dans l'écriture. Je demande pardon à mes enfants, à ma femme, de m'être parfois isolé d'une certaine réalité, mais *je me devais* d'écrire mon livre. » Aujourd'hui ses deux filles adultes comprennent. Très concernée par l'événement de la Shoah, sa grande fille recueille les témoignages pour la Fondation Spielberg et c'est à elle que Moshé doit d'avoir, lui-même témoigné. Moshé dit à propos de Katouchka qui l'a sauvé : « « *Un ange ? bien plus qu'un ange* », ai-je précisé, « *un être HUMAIN* ». » « Au nom de ma femme, de mes filles, au nom de mes futurs petits-enfants, au nom de tous ceux que je ne connaîtrai jamais, je te dis : MERCI ».

« Ce ne sont pas *cinq cent mille* ou *un million* ou *deux millions* d'enfants (toutes origines confondues) qui sont morts dans cette guerre. Ce sont UN enfant etet..... Ce sont Schlomoh ET Moshé ET Hannna ET Esther ET Déborah ET Daniel ET David ET Rafaël ET.....qui nous ont quitté. *Tout enfant est unique et irremplaçable.* »

« Je n'ai aucun mérite à avoir survécu. J'ai, tout au plus, eu la chance d'avoir rencontré *quelqu'un*, au bon moment ».

Moshé est devenu artiste, peintre et écrivain.

Ce qui signe la névrose traumatique est le syndrome de répétition avec réminiscence diurne et nocturne de la situation de danger.

Il nous semble que Moshé n'a pas déclenché de névrose traumatique mais nous pensons qu'il y a eu trauma, sa vie ou plutôt toute « son après-guerre » étant teintée par ces traumatisants épisodes d'enfance. Ce traumatisme a laissé une trace psychique indéniable. Nous parlerons, pour cette raison, de trauma.

Lettre à la mort

Nous souhaitons introduire, dans ce travail, un texte qu'a écrit la fille de Moshé, qui nous semble important, pour comprendre l'enjeu traumatique du vécu d'enfant caché de Moshé.

LETTRE DE JUDITH¹

Bruxelles, 13 mars 2002

Lettre à la mort

*Vous nous les avez laissés ? En êtes-vous sûre ?
Chaque jour, en eux, nous sentons votre présence.
Chaque jour, nous pensons à vous.
Chaque jour, à leur suite, nous nous demandons pourquoi
nous sommes en vie puisque pas tout à fait vivants.
Où, nous avons tous cherché à nous maintenir en vie,
nous les enfants d'enfants cachés,
à nous convaincre que nous sommes les héritiers d'une culture qui,
comme eux, n'est plus tout à fait vivante.
Avons-nous d'ailleurs jamais été vivants,
nous qui sommes nés bien après votre passage ?
Nous avons hérité de vous, sans jamais vous avoir connue.
Vous avez laissé à nos parents des souvenirs et des émotions
bruts sur lesquels ils n'ont pas beaucoup de contrôle.
Pourtant, quand ils évoquent leurs souvenirs,
c'est presque toujours sans émotion.
Et quand les émotions surviennent, c'est de nulle part,
tout à coup, sans prévenir.
Il paraît que les psychologues appellent cela le clivage
et que c'est courant, quand vous êtes passée trop près.
Nous, nous avons les émotions, mais pas les souvenirs.
Oh, oui, nous en avons bien quelques bribes que souvent,
nous oublions pour ne pas nous lasser de les réentendre.
Quelques bribes de souvenirs, toujours les mêmes...
Vous n'avez pas réussi à prendre nos parents mais vous
avez pris leur mémoire.
Nous, vous nous avez autorisés à construire des « films »,
des demi-rêves qui au moins donnent sens à ce que nous ressentons ;
sens à ce que nous n'avons pas vécu.
Ce que nous ressentons ?
Ce que nous n'avons pas le droit de ressentir,
puisque nous n'avons jamais rien vécu d'exceptionnel, de dramatique.
Aussi loin que nous puissions remonter, notre vie a été belle.
Nous ne pouvons pas nous plaindre : pas de guerre,
une belle maison, de beaux vêtements, de bonnes écoles...
et vous... vous que nous n'avons pas même connue ;
vous qui, sans que nous en ayons toujours eu conscience,
avez été omniprésente ;
vous qui êtes dans les yeux de nos parents ;
vous qui n'avez jamais pu les lâcher complètement.*

Judith Pevzner

¹ Texte publié dans : Guéno J.-P., *Les enfants du silence, Mémoires d'enfants cachés, 1939-1945*, p. 138-140.

Judith s'adresse, donc, à la Mort. Pourquoi ?

Moshé a dû être caché pendant la seconde guerre mondiale pour échapper à la mort. Il frôle la mort à plusieurs reprises.

C'est la soudaine intimité de la mort qui traumatise. La confrontation à une menace de mort, génère un trouble psychique non imputable à un long passé de conflits mais qui s'origine dans le présent. De sa confrontation à la mort, le sujet, de fait, rencontre le réel, cet impossible, qui revient toujours à la même place.

La tuché et l'automaton désignent deux modalités du hasard, deux types de rencontre ratée du réel.

La tuché traduit cette part inommable du réel qui, pour Lacan², reste traumatique dans la mesure où elle ne peut être qu'une rencontre manquée. C'est le réel en tant que l'on ne l'attend pas, la tuché en tant que rencontre imprévue avec le réel, c'est le réel qui tombe.

Lacan écrit « En effet, nous n'avons pas à nous en étonner, le réel est à la limite de notre expérience »³.

C'est cette mauvaise rencontre du réel de la mort qui caractérise le traumatisme en tant qu'impossible, qui revient toujours à la même place, inassimilable par le sujet.

La tuché est une cause par accident, un heurt au réel, contingent et avec lequel il convient désormais de faire. La tuché se situe au-delà du mécanisme de répétition.

Judith insiste sur le fait que cette Mort est toujours présente en son père, elle ne la finalement jamais lâchée.

Le réel c'est l'impossible, impossible de se représenter ce trauma, où ça a lieu, le trauma inverse les coordonnées du sujet. Le trauma est impensable, irregardable, inexprimable. Le Réel vient nommer quelque chose qui n'est pas parlable, qui échappe à la pensée, à la parole donc à lui-même.

Lors du trauma ce n'est pas un affect qui est ressenti, ni de l'angoisse mais de l'effroi. Le temps de l'effraction est hors-discours.

Le trauma, je ne peux rien en dire, il ne peut s'inscrire ni psychiquement, ni corporellement, c'est un non-lieu. On ne peut que dans l'après-coup le penser dans un terme logique. Ça ne s'inscrit pas dans le temps non plus.

² Lacan J., Le séminaire, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Livre XI.p.64-65.

³ Lacan J., Le séminaire, *La relation d'objet*, Livre IV.p.31.

Judith parle justement des souvenirs et des émotions bruts de son père sur lesquels il n'a, soit aucun contrôle, soit aucune émotion.

L'affect n'a pas de vérité, le senti-ment. Seule l'angoisse ne ment pas. L'affect est baladeur et peut se lier à une représentation qui n'est pas la sienne. Sa vérité doit passer par des chaînes signifiantes et par des affects.

Fonction de la honte et place du regard

Moshé écrit :

« Maurice, huit ans, revient de l'école.
Comme chaque jour, il fait un petit détour par le parc de la ville.
Dans ce parc, il se sent à l'abri des regards.
Il peut y arborer, sans trop subir la risée, les sarcasmes des « autres »,
Son étoile jaune, fraîchement cousue sur le côté gauche de sa veste.
Il aime bien « son » parc, « ses » arbres, « ses » pelouses, « son » étang,
« ses » canards, « ses » sentiers, « son » petit pont...
Il aime s'attarder, rêver sur le pont qui enjambe l'étang.
Il s'apprête à la franchir.
Soudain, une meute d'adolescents surgit des deux côtés de celui-ci.
Ils sont armés de catapultes et de pierres.
Maurice a beau se protéger, les pierres fusent de partout.
Maurice, terrorisé, ferme les yeux.
On lui arrache ses lunettes.
On le rosse, on le tabasse à coups de pieds...
Il se protège avec son cartable.
L'un des gamins se saisit du cartable et le jette à l'eau.
Maurice parvient à s'enfuir.
Couvert de bleus, il affronte, honteux, ses parents.
Le lendemain, au retour de l'école, il évite de passer par le pont.
Des chenapans l'attendent, ailleurs.
Ils récidivent.

Les voyous anversois ne le lâcheront plus.
Que ce soit dans le parc, dans la rue, il se bute à des bandes hostiles.
Ils sont au moins deux, pour oser s'en prendre à lui, sa sœur, à ses camarades...
Pourquoi tant de haine ?
Il voudrait comprendre.
Il ne quitte plus sa chambre.
Il se réfugie dans les livres.
Il dessine...

Maurice n'ira plus à l'école.
L'école juive « *Tachkemoni* » vient d'être condamnée par les autorités de la ville ».

Au début du film « Au nom de tous les miens », tiré de l'œuvre de Martin Gray, un antisémite appelle Marin Gray et lui demande si les juifs peuvent avoir honte ? Les nazis ne considéraient pas les juifs comme des sujets, le fait de les dépourvoir de honte, les désubjectiver. C'est en cela que le traumatisme peut faire trauma, le regard que l'autre peut porter sur nous qui nous déshumanise.

La honte serait éprouvée lorsque le Moi ne peut pas répondre aux exigences de l'Idéal du Moi et du Moi Idéal, sous le regard d'un autre. Pour qu'il y ait éprouvé de honte, il faudrait donc un témoin de cette défaillance du Moi face à l'Idéal du Moi et du Moi Idéal. Ce qui m'intéresse dans ce passage est la fonction de la honte, son lien au traumatisme et la place du regard de l'autre.

Nous développons les hypothèses que, d'après ce passage, la honte aurait une fonction subjective, le regard témoin de cette honte ne serait pas n'importe lequel et que la honte pourrait venir comme affect dans un deuxième temps du traumatisme pour (re)faire émerger du Sujet.

Moshé a été sadisé par l'autre, traité comme un objet et déchérisé sous le regard de l'autre. Cette honte est donc en rapport avec une blessure narcissique en rapport à l'Idéal du Moi et une impuissance ressentie en lien au Moi Idéal. Elaborons la spécificité et la singularité de cette histoire. Moshé dit qu'il ferme ses yeux. Pourquoi ? Qu'aurait-il peur de voir dans le regard de l'autre ? Nous pensons qu'il aurait croisé le Réel dans le regard de l'autre, il y aurait quelque chose de mortifère dans ce regard qui le pousserait à fermer ses yeux. Lacan⁴ écrit que le mauvais œil est le *fascinum*, il a pour effet littéralement de tuer la vie, d'arrêter le mouvement. Au moment où le sujet s'arrête ou suspend son geste, il est mortifié. Il ajoute « La fonction anti-vie, anti-mouvement, de ce point terminal, c'est le *fascinum*, et c'est précisément une des dimensions où s'exerce directement la puissance du regard ». Il considère que le regard en soi, non seulement termine le mouvement mais le fige. Nous pensons que Moshé est figé en tant que Sujet sous ce regard, il est dans la sidération et l'effroi de la barbarie de l'autre. A ce moment, Moshé ne serait plus qu'un objet de jouissance pour l'autre et sous le regard de l'autre. C'est, à ce propos, un des seuls passages où Moshé

⁴ Lacan J., Le séminaire, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Livre XI, « Du regard comme objet petit a », p.133-134.

n'emploie pas le « je » pour parler de lui mais parle de « Maurice », à la troisième personne du singulier.

Mais Moshé ne se sentira honteux que devant le regard de ses parents. Pourquoi ? Nous pensons que ce serait en cela que la honte serait subjectivante car ce sera dans le regard de ses parents qu'il pourra se vivre comme sujet et se laisser aller à avoir honte. Sa honte, nous la considérons comme signal d'alarme, il se manifeste qu'il faut que quelque chose change. Sa honte est vécue sous un mode de passivation, en lien avec un état de détresse imposé par l'impuissance et la soumission. Mais ce n'est pas de la passivité car Moshé essaie de se défendre et s'il fréquente cet endroit c'est parce qu'il croit qu'il est à l'abri des regards. Moshé est fier de ce qu'il est puisqu'il est content, sous son propre regard et non celui des autres, d'arborer son étoile jaune. La honte de Moshé serait liée à l'impuissance de son Moi de s'être porté secours et ce serait de cela qu'il est honteux devant le regard de ses parents. Sa propre image y est reflétée.

Le regard de l'autre en train de sadiser Moshé a-t-il fait trauma ? Il a rencontré le Réel dans ce regard. Moshé a dû se défendre du fait que le désir de l'Autre serait le désir du Sujet et du fait que le sujet retrouve sa propre image dans le regard de l'autre. L'image renvoyée est alors image d'un déchet. Nous pensons que nous sommes dans le premier temps du trauma, Moshé est dans une sidération. Le deuxième temps du trauma serait l'émergence de la honte devant le regard de ses parents. Cette honte l'aiderait à redevenir sujet, comme le déferlement de l'angoisse dans l'après-coup du trauma. Ce qui a fait trauma pour Moshé est, qu'à ce moment, il n'y avait pas d'affect mais que de l'effroi et la honte ne viendraient donc, dans un deuxième temps, pour subjectiver le sujet car dans la honte il y a de l'autre et Moshé s'est reconnu sujet dans le regard de ses parents.

La fonction de la honte serait donc une fonction subjective, d'une part parce qu'elle introduit de l'autre mais, d'autre part, parce qu'elle sauve le sujet. Elle sauve le sujet en lui rendant sa dignité. En étant honteux, Moshé reste homme et non plus objet de jouissance de l'autre. La honte serait une revendication de dignité. Elle l'aurait aidé à survivre. Parce qu'il est honteux, alors il peut se vivre comme être, dimension (h)ontologique de la honte. Point de honte sans être. La fille de Moshé écrit Naître et ne pas être mais grâce à cette honte Moshé s'est senti devant le regard de ses parents. La honte n'est pas ressentie devant n'importe quel regard mais bien devant le regard de ses parents et non devant celui des nazis qui est mortifère. Le regard des parents serait ou deviendrait un contenant provisoire et la honte serait montrée aussi dans cette fonction. C'est aussi le regard des parents qui redonne la dimension humaine à son enfant.

Dans le cas de trauma, la honte serait un affect ressenti dans un second temps, après l'effroi, qui redonnerait de la dignité au sujet qui pourra continuer de s'éprouver comme tel. La honte éprouvée pourrait être considéré comme fonction de survie face à la barbarie.

L'après-guerre : continuité du trauma

Judith, fille de Moshé, écrit ce poème pour son père.

Naître et ne pas être

C'est l'histoire d'un homme né caché.
Il voulait qu'on le voit,
Mais personne ne le voyait.
Il ne pouvait être vu.
On le regardait, mais on ne le voyait pas.
Il avait réussi.
Tu n'es pas, lui avait-on dit.

Tu n'es pas toi ; tu es un autre...
Je ne suis pas ; tu es autre...
Tu n'es pas, je suis autre...
Tout semblait confus.

Mais **lui** était lui.
Il fallait en avoir peur.
Ne lui dis pas qui tu n'es pas, lui avait-on dit.
Tu n'es rien.
Il pourrait t'écraser entre deux doigts.
Ne lui dis pas...Mais toi,
N'oublie jamais qui tu es !

Il y a une disparition du sujet qui est à l'œuvre dans le trauma de Moshé. Il avait un défaut d'appui de son statut de sujet.

Le propre du traumatisme est de désubjectiver le sujet. A l'occasion d'un traumatisme, le sujet va rencontrer son histoire, il va traiter névrotiquement le symptôme par élaboration symbolique.

Il y a un déclenchement d'une névrose traumatique quand quelque chose du trauma fait écho avec une histoire singulière.

« Mon *après-guerre* dure depuis plus de 50 ans, sans discontinuer. Mes livres (tous, inédits encore), mes peintures, témoignent de ce climat,.....disons : *oppressant*. »

« J'ai, dans ma vie rencontré deux êtres remarquables ». Autant Katouchka, qui l'a caché, l'a aidé à vivre ce temps de la guerre en le préservant des horreurs de la guerre et des angoisses du moment. Katouchka, M.A, Robert... l'aidèrent à survivre le temps d'une enfance marquée. Autant son professeur de peinture l'a aidé à survivre son après-guerre. « Il est de ces rencontres qui vous façonnent un destin ! Et me fut ce destin ! »

« La guerre, en effet, m'a été *moins pénible* à vivre que *mon après-guerre*. »

« Je n'ai pas vraiment vécu, *physiquement*, la Shoa, non ! J'ai, cependant, **après coup**, *reconstitué*, connu la Shoa, **absolument**, au plus profond de moi. Mes peintures... mes poèmes... Ainsi, le premier chapitre de « *Racines d'exil* » : je m'y imagine, enfant, à Auschwitz... Ce premier chapitre : *une autobiographie imaginaire*. »

« Allons ! Vite ! Vite ! Nous devons rentrer ! » dit Katouchka 56 ans plus tard en prenant Moshé par la main comme à l'église mais cette fois sorti de la synagogue.

Moshé confia, qu'un jour, sa fille qui en avait marre de vivre dans l'obscurité, ouvra tous les volets de la maison et dit à son père « tu n'es plus en temps de guerre, tu n'as plus besoin de te cacher ». Moshé réalisa alors que c'était pour cette raison qu'il fermait tous les jours ses volets, et s'aperçut que tout ce qu'il avait peint, écrit, et même la façon dont il avait éduqué ses enfants, était teintée de ce temps de guerre, en fait ça ne la jamais quitté. Il en est désolé pour ses enfants de les avoir fait grandir dans ce sombre contexte.

L'après-guerre est difficile parce qu'il a dû faire pendant la guerre beaucoup de concessions sur ses identifications et a dû se vivre déchet pour survivre.

Après la déflagration de la sortie du trauma, il y a souvent cette lucidité du sujet sur l'impuissance de l'Autre, sur l'histoire qu'il est en train de vivre. Il y a une prise de conscience que, face à l'impact traumatique, il n'y a rien qui tient. L'imaginaire du fantasme ne suffit pas au sujet pour s'en sortir.

Moshé écrit à Robert : « Et nous fûmes d'une enfance.

Et nous fûmes d'une errance.

Frères en éternité. »

Sa création ex-nihilo

Comment Moshé s'en est-il sorti, lors de son après-guerre ? Il a, à notre avis, trouvé une issue sublimatoire créatrice.

Ce qui nous intéresse, c'est ce que Moshé va faire de son trauma. Nous pensons qu'il en fait des créations, à partir de peintures, d'écritures...

La subjectivation est singulière et personnelle. Pour Moshé, elle se fait ou refait par la création.

Moshé suit dès 1953 un enseignement artistique intensif. Il souhaite aider au rapprochement entre juifs et chrétiens. Il crée ainsi, à partir de sa foi hébraïque, des personnages et des allégories, qui interpellent quant au sens de l'existence en représentant ses racines mêmes.

Moshé raconte ses peintures : « De mes racines premières
De mes racines dernières
Je suis racine d'exil »
« Forêt de ma mémoire
Je vous dis mon exil
Je n'ai d'autre mémoire
Que celle des racines »

Quand la Chose n'est pas assez maintenue à distance, on est confronté à un trou, à un vide. Nous pensons que Moshé crée à partir de ce vide.

Moshé parle de la maison de M.A qui la accueillie qui se nomme « La Mascotte » : « Je dis « *la Mascotte* » comme je dirais « *l'Eden* ». Aujourd'hui encore, je m'y réfugie parfois, au hasard de mes pérégrinations d'artiste. Elle est - aujourd'hui encore - de mes *résidences secondaires*. « La Mascotte » s'élève en moi, *imprenable*, au soleil de la mémoire. »

Moshé raconte qu'en classe, il est tombé éperdument amoureux d'une jeune fille à qui il n'a jamais adressé la parole. Il l'explique de par sa timidité mais aussi par le fait qu'il devait se méfier des autres. Il n'avait pas d'amis, outre les enfants de la maison. Il ajoute « Ni cette méfiance, ni ma timidité, ne m'ont jamais abandonnés. » « Le visage de Monique m'apparaît précis, aujourd'hui encore, dans ma mémoire. J'ai reproduit ses traits dans un dessin à l'encre de Chine. » Bien plus tard, on lui donne une photo de Monique et il s'aperçoit que son dessin lui ressemble.

Moshé, Hélène et Robert doivent être cachés chez cette jeune femme Katouchka qui avait pour vocation de sauver des enfants juifs. Afin de distraire les enfants des événements, elle les initie à la musique classique qu'elle affectionne : Beethoven, Mozart, Bach... Il se souvient de ce vieux phonographe. A Noël 1943, une rafle de grande envergure semble imminente. A l'église de la Chapelle, on célèbre la messe de minuit. Les trois enfants et la femme qui s'occupe d'eux se mêlent à la foule dévote. « Maurice s'interroge. Il ne comprend pas. *« Autant que lui »*, Jésus était juif. Ici dans cette église, on vénère ce petit Juif. A l'extérieur des murs, on persécute les « youpins ». *Depuis, à chaque nuit de Noël, Maurice plonge dans le passé de cette nuit. Devenu peintre, il composera une série d'œuvres inspirées par cette nuit particulière. Il lira les livres de Jules Isaac. Dans cet esprit, il crée, en 1962, « La Cène de la Réconciliation », en hommage à l'historien. Le pape Paul VI, à qui l'on a parlé de son aventure, lui fera parvenir un message de sympathie.* »

C'est sa grand-mère, pendant la guerre, qui lui a offert son premier cahier de dessin.

La répétition du trauma en empreintant le biais de l'imaginaire tente de s'inscrire quelque part.

Lacan,⁵ pour illustrer comment la répétition s'articule au réel, distingue « l'automaton » de « la tuché ».

L'automaton demeure du côté de l'inertie de la chaîne signifiante. L'automaton se caractérise par cette tentative de symbolisation d'un réel qui se dérobe, signant l'échec de la mise en forme symbolique et procédant ainsi à la nécessaire réitération de la tentative.

Cabassut écrit : « L'automaton est donc cette insistance du signifiant à symboliser ce qui n'a pu l'être »⁶.

⁵ Lacan J., Le séminaire, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, LivreXI, « Tuché et automaton », p.63-75.

L'automaton en tant que pure répétition, c'est le réel en tant qu'il est toujours à la même place.

Lacan⁷ range la répétition du côté de la pulsion de mort, volonté de recommencer à nouveau frais, volonté d'Autre-Chose. Mais c'est également la volonté de création à partir de rien, volonté de recommencement.

Avec la pulsion de mort, on peut élaborer quelque chose, c'est aussi à partir de la rencontre du Réel de la mort qu'on va pouvoir créer.

Dans le séminaire RSI, Lacan distingue un acte de création, le Fiat lux permettant que du symbolique surgisse le réel, d'un acte de nomination, où une part du réel est informée par le symbolique. C'est à travers le réel de l'abîme que le symbolique a été créé et a pu se constituer en ce trou consécutif à l'acte de création : précédant l'acte de nomination introduisant le registre de la loi. Didier-Weill écrit : « il y a l'acte de création ex-nihilo par lequel le commandement fiat lux que Lacan articule au Fiat trou fait surgir un réel à partir d'une énonciation symbolique »⁸.

La création est la réponse que Moshé a pu faire avec cette extrême passée. Il a mis en place une solution de sublimation.

Ce serait un passage du Réel au Symbolique par la sublimation.

Moshé a écrit pour survivre. Il écrit pour laisser un témoignage, il se devait un devoir de mémoire pour tous ceux qu'il a aimé.

Nous pensons que le choix d'être artiste serait lié à son vécu traumatique. Ses peintures seraient une tentative de métaphoriser ce qu'il a vécu.

Il dit que c'est ce qui l'a aidé à vivre (ou à survivre ?).

L'acte de création, lui a permis un acte de nomination.

Moshé s'est nommé en créant ses œuvres, il se crée un Nom. Il se fait père de son nom d'artiste. Moshé a choisi un Nom hébraïque.

⁶ Cabassut J., « La théorie du réel, clinique(s) de la « contention » ». p.229.

⁷ Lacan J., Le séminaire, *L'éthique de la psychanalyse*, Livre VII.p.251

⁸ Didier-Weill A., *Les trois temps de la loi*.p.100.

Le traumatisme est un sujet passionnant parce qu'il implique de réfléchir sur la notion de sujet et sa discontinuité. Il élabore aussi les solutions que peuvent mettre en place les sujets pour s'en sortir. C'est sur le versant désubjectivant et sur ses solutions subjectives que nous avons voulu élaborer, pour ce travail.

Le 19 décembre 1994, Yad Vashèm a décerné à Katouchka le titre de Juste des Nations.

Elle dit à Moshé: « A la balayure tes papiers ! Au lieu de vivre, tu écris. A quoi ça sert, l'écriture ? Oublie le passé ! Regarde devant toi ! Contente-toi de vivre au jour le jour. Je comprends mieux (aujourd'hui) tes filles et ta femme. Ta femme, tes enfants, ce qu'ils ont dû souffrir avec toi ! [...]

A quoi bon tous ces papiers que tu écris, que tu accumules ? Tu oublies de vivre. Respire-le ce bon soleil. Regarde, bientôt il sera par terre. Il se couche et puis c'est fini ! »

Je souhaiterais conclure ce travail par ce magnifique poème de Moshé (sur la page suivante) :

Je n'ai que silence
Pour dire « l'exil »
Ma faim mon errance
Ma quête d'asile

Je n'ai que silence
Pour dire « mémoire »
Tes ailes devancent
Le cours de l'Histoire

Je n'ai que silence
Pour dire « l'amour »
La vie qu'ensemence
La marée du jour

Je n'ai que silence
Pour dire « poème »
Mon cri mon enfance
Le temps du blasphème

Je n'ai que silence
Pour dire « l'étoile »
Mes yeux d'espérance
De rêves se voilent

Je n'ai que silence
Pour dire « la terre »
Toi d'une alliance
Mon ciel éphémère

Je n'ai que silence
Pour dire « la mort »
Et de connivence
J'en combats le sort

Je n'ai que silence
Pour dire la mort.

Moshé Macchias (« Racines d'exil.., 1980)

Bibliographie

- CABASSUT, J. « *La théorie du réel, clinique(s) de la « contention »* », Cliniques méditerranéennes, 69-2004.
- DIDIER-WEILL, A. (1995). « *Les trois temps de la loi* ». Paris, Seuil.
- FREUD, S. (1939). *L'homme Moïse et la religion monothéiste*. Paris, PBP, 1965.
- GUÉNO, J.-P. *Les enfants du silence, Mémoires d'enfants cachés, 1939-1945*, Radio France/Editions Milan, 2003.
- LACAN, J. (1956-57). Le séminaire, *La relation d'objet*, Livre IV. Paris, Seuil, 1994
- LACAN, J. (1964). Le Séminaire, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Livre XI». Paris, Seuil, 1973.
- LACAN, J. (1959-60). Le séminaire, *L'éthique de la psychanalyse*, Livre VII. Paris, Seuil, 1986.
- LACAN, J. (1974-75). Le séminaire, *RSI*, Livre XII. Paris, Seuil.
- MACCHIAS, M. *De mémoires et d'oublis*. Inédit
- MACCHIAS, M. *Racines d'Exil*. Inédit